

PHILIPPE COGNÉE
TÉLÉRAMA, 6 février 2013

ARTS | FORMES

LA CHRONIQUE D'OLIVIER CENA

T

Peinture

Philippe Cognée

| Jusqu'au 23 février,
galerie Daniel
Templon, Paris 3^e
| Tél. : 01 42 72 14 10.

T

Peinture

David Salle

TTT

Peinture

Sigmar Polke

| Jusqu'au 23 février,
galerie Thaddaeus
Ropac, Paris 3^e
| Tél. : 01 42 72 99 00.

Rares sont les peintres figuratifs n'utilisant pas aujourd'hui la photographie dans leur peinture; encore plus rares sont ceux qui ne la copient pas. Tous récupèrent des images banales, sans aucun intérêt artistique, piochées dans la presse, dans l'album familial ou sur Internet. L'absence de qualité n'est pas ici une coquetterie. Le tableau apparaissant comme une photographie peinte (quand on copie une photo, on ne peint pas le réel représenté sur la photo, on peint la photo), il convient que l'image choisie montre le moins de caractère possible. Plus elle est fade, plus elle disparaît et moins elle nuit à la peinture qui la recouvre – ainsi Philippe Cognée prenant sur les Street View de Google des images de façades du monde entier comme sujets de ses derniers tableaux.

Les artistes du pop art, les premiers, représentèrent des photographies. Lorsque Gerhard Richter réalise sa *Chaise de cuisine*, en 1965, il ne peint pas la chaise, mais la photographie, en noir et blanc, de cette chaise. Trente ans plus tard, *La Chaise* (de jardin et en couleur) du peintre français Philippe Cognée affiche la même origine pop – et l'impact de l'artiste allemand sur son œuvre. Le brouillage de l'image par la fonte, grâce à un fer à repasser, de la matière picturale (un mélange de cire et de pigments), technique originale mise au point par Cognée, ne change rien au fond, comme ne change rien le floutage de l'image (un léger



Nachtkappe I, de Sigmar Polke, 1986.

brouillard la recouvre) utilisé par Richter depuis plus de quarante ans. Chez les deux l'empreinte de la photographie demeure.

Elle est indélébile. Mieux vaut donc être pop et en jouer plutôt que chercher à le masquer. L'Américain David Salle, par exemple, se sert de photos identiques à celles des magazines populaires qu'utilisait Picabia dans les années 1940, et en salit volontairement le traitement (vulgarité de la touche, médiocrité des ombres, maladresse du décalquage) pour en faire un produit ordinaire. Puis il accole à ses nus grossiers des plaques de métal sur lesquelles est imprimé un photomontage brouillé jusqu'à l'abstraction, savant

mélange de sérigraphie et d'acrylique, afin que l'ensemble (le diptyque) apparaisse suffisamment décoratif. C'est un trait américain : la volonté d'écrire artificiellement l'histoire de l'art en inventant des procédés, transformant ainsi l'œuvre en un produit fabriqué.

Comme tout le monde, les Allemands ont utilisé le pop (rebaptisé « réalisme capitaliste »), parce qu'il était difficile dans les années 1960 (et depuis) pour un peintre figuratif de sortir de cette imagerie sans tomber dans un expressionnisme exsangue. Les plus grands ont prouvé qu'il est possible de s'en libérer. Richter fut pop, joue encore avec le genre, mais montre aussi par la multiplication des formes abstraites et figuratives une extraordinaire puissance d'ouverture vers d'autres mondes. Sigmar Polke, décédé en 2010, dut aussi sa renommée à son œuvre pop faite d'illustrations, de photos et d'éléments graphiques. Mais à partir des années 1980, il sut s'en éloigner suffisamment pour toucher la grâce. Deux tableaux, dans le sous-sol de la galerie où est exposé Salle – deux chefs-d'œuvre, dont un paysage (?) nocturne éblouissant! –, montrent qu'il est possible d'en sortir par le haut. Mais à une condition : prendre en compte, comme le fait Polke, toute l'histoire de l'art, le romantisme comme le paysage chinois, pour redonner à la peinture l'ambition, la subtilité et la grandeur que ne sait plus lui offrir, malgré ses qualités, le pop ●

RETROUVEZ
CARTES
POSTALES,
LE BLOG ARTS
D'OLIVIER CENA
SUR
TÉLÉRAMA.FR